

Joël : prophète d'actualité

Joël 1.1-15

Joël.1-15 (Traduction Bible en français courant)

« Paroles que le Seigneur a communiquées à Joël, fils de Petouel.

Écoutez, vous les anciens, ouvrez tous vos oreilles, habitants de Juda !

Semblable chose s'est-elle produite pendant votre vie ou du temps de vos ancêtres ?

Faites-en le récit à vos enfants ; ils le répéteront à leurs propres enfants, pour qu'ils le transmettent à la génération suivante.

Ce que les chenilles laissent de la récolte est dévoré par les sauterelles ; ce que laissent les sauterelles est dévoré par les hannetons ; ce que laissent les hannetons est dévoré par les criquets.

Réveillez-vous, les ivrognes, et pleurez !

Lamentez-vous tous, les buveurs de vin : faute de raisins, vous serez privés de vin nouveau.

Une armée d'insectes envahit notre pays.

Ils sont acharnés, innombrables, dévastateurs comme les dents du lion ou les crocs de la lionne.

Ils ravagent nos vignes, détruisent complètement nos figuiers.

Ils les rongent, les dépouillent de leur écorce et ne laissent que des rameaux blanchis.

[...]

Prenez vos habits de deuil et lamentez-vous, prêtres chargés du service de l'autel.

Passez la nuit dans la tristesse, vous, les serviteurs de notre Dieu, car on n'apporte plus au temple ni offrandes de blé, ni offrandes de vin.

Ordonnez un temps de jeûne, convoquez une assemblée solennelle ; réunissez les anciens et toute la population dans le temple du Seigneur, notre Dieu, adressez-lui vos supplications.

Hélas, un jour terrible approche, le jour du Seigneur !

Avec lui vient la destruction décidée par le Dieu tout-puissant...»

Prédication

Au temps du prophète

Le prophète Joël

Le livre de Joël pose plusieurs problèmes, et en tout premier lieu il pose un problème d'interprétation, surtout pour nous aujourd'hui, mais ce problème est aussi lié à la date à laquelle on situe ce prophète et sa prophétie.

Selon les spécialistes, on pense que Joël a vécu soit au 9^e siècle avant Jésus, donc à peu près à la même époque (un peu avant ?) les prophètes que nous avons déjà étudiés (Michée, Osée, Amos, etc.), soit à la fin du 6^e siècle, au moment de l'invasion du pays de Juda (au sud) par les Babyloniens (même question pour Abdias).

En fait, on a imaginé bien d'autres dates possibles, car Joël ne donne aucune indication précise sur le plan historique ; on ne connaît rien de cet auteur, sinon qu'il est le fils d'un certain Pétouel, et donc qu'il devait être connu en son temps sous ce nom, en tant que prophète, notamment dans le pays de Juda.

Et du coup, on peut interpréter ce livre de façon un peu différente selon qu'on pense qu'il a été écrit au 9^e ou au 6^e siècle. Pour ceux qui penchent pour le 6^e siècle, l'invasion de sauterelles est plutôt une image pour décrire l'invasion des armées babyloniennes.

On retrouve cette même idée pour ceux qui penchent pour le 9^e siècle, lorsqu'ils voient dans ces mêmes sauterelles la menace de l'invasion des armées assyriennes en Israël, au nord, invasion qui a effectivement eu lieu ensuite, au 8^e siècle.

Mais l'interprétation la plus « simple » reste sans doute celle d'une véritable invasion de sauterelles au 9^e siècle, un fléau naturel comme cela arrivait souvent à cette époque, et aujourd'hui encore, un fléau redoutable car ces sauterelles détruisent absolument tout sur leur passage...

Comment interpréter le message du prophète ?

Après cette première mise au clair, il faut poser les bonnes questions :

- Tout d'abord, comment interpréter un tel « fléau » qui s'abat sur le peuple de Dieu, à l'époque de Joël ?
- Et puis, peut-on appliquer la même interprétation aux fléaux qui nous touchent aujourd'hui ?
- Enfin, quelle est la réaction de ceux qui entendent une telle « prophétie », à l'époque de Joël et aujourd'hui encore ?
Quelle attitude devons-nous avoir face aux difficultés de la vie, comme bien évidemment face à ce fameux virus qui nous trouble et nous effraie aujourd'hui ?

Ce que Dieu attend du peuple d'Israël

Pour mieux comprendre la situation du temps du prophète Joël, on peut souligner que dans l'Ancien testament, notamment dans les bénédictions et les malédictions (les promesses et les menaces) prononcées pour ou contre le peuple de Dieu (Lévitique 26, Deutéronome 28), un lien étroit est établi entre l'obéissance de ce peuple à la loi de Dieu, les conditions climatiques et écologiques favorables (la pluie et le soleil quand il faut !), la fertilité de la terre et donc l'abondance des récoltes, et enfin le culte que l'on rend à Dieu, ce qui n'est vraiment possible (dans sa plénitude) que lorsque toutes ces conditions favorables sont réunies...

Les grandes fêtes avaient lieu au moment des récoltes, soit par anticipation, la Pâque et la Pentecôte, au printemps, fêtes des « prémices » ou des débuts de la moisson (orge, blé), soit lorsque toutes les récoltes, moisson, vendange et récolte des fruits, étaient achevées, ce qui était le cas lors de la fête des « tentes » (cabanes), à l'automne.

À chaque étape, on remerciait Dieu pour sa fidélité, sa bénédiction, on se confiait en lui pour la bonne marche des travaux agricoles (et des « affaires » en général !), on le remerciait particulièrement à la fin de l'année agricole, en lui apportant de nombreuses offrandes (sacrifices animaux, offrandes végétales, etc.), et surtout en se réjouissant (c'était un ordre !), en prenant de bons repas bien arrosés ! (avec sagesse !).

Il y avait tout de même une étape importante, juste avant ces dernières réjouissances, qui était la fête du « jour des expiations », qu'on appelle aussi « Yom Kippour ».

Ce jour-là, le chef des prêtres entrait dans le « saint des saints » (ou « le lieu très saint ») pour apporter un peu de sang d'un animal, qu'il aspergeait en particulier sur le couvercle du coffre de l'Alliance, juste sous le regard des « Keroubim », les gardiens de l'accès à la présence de Dieu (Genèse 3.24 ; Exode 25.18-22).

Ce sang servait « d'expiation » : le sacrifice d'un animal était considéré par Dieu comme un moyen de couvrir et d'effacer (c'est le sens du mot « expiation ») la faute de tout le peuple d'Israël ; la vie (le sang) d'un animal innocent était offert à la place (substitution) des coupables.

La communion avec Dieu était ainsi rendue possible, elle était rétablie, les « keroubim » postés à l'entrée du jardin d'Eden ne s'opposent plus au passage de ceux qui « reviennent » vers Dieu, leurs « épées flamboyantes », signes du « jugement » de Dieu, ne barrent plus le passage, qui est au contraire ouvert grâce « au sang du sacrifice » (voir **Lévitique 16** et **Hébreux 9**).

C'est pour cette raison précise que le peuple de Dieu pouvait ensuite le remercier pour sa bonté, sa fidélité pendant l'année écoulée, mais aussi pour son pardon, sa bienveillance, sa grâce, et il pouvait alors se réjouir « *en sa présence* ».

Chaque année, ce jour de « Yom Kippour » était consacré au jeûne ; chacun était appelé à se tourner vers Dieu pour lui demander pardon pour ses fautes, avant que le grand prêtre obtienne ce pardon en versant un peu de sang sur le coffre qui rappelait l'Alliance que Dieu avait scellée avec son peuple.

Bien sûr, le prophète Joël a tout cela en tête lorsqu'il proclame ou écrit sa prophétie. Le temple a été construit à Jérusalem par Salomon au 10e siècle, ce rite et ces fêtes avaient lieu, en principe, chaque année du temps de Joël, surtout si l'on considère qu'il vivait du temps du roi Joas, un roi fidèle à Dieu.

Un fléau s'abat sur Israël

Mais voilà qu'un fléau s'abat sur la région, une invasion de sauterelles, ou plus probablement de criquets pèlerins qui mangent absolument toute la végétation sur leur passage.



Il faut préciser ici qu'en temps « normal », ces insectes sont très solitaires, et pour ainsi dire « invisibles », car ils restent cachés le jour, et ils ne sortent que la nuit pour manger ici et là, sans causer de dégâts importants.

Mais lorsque les conditions climatiques changent et que le rapport entre la chaleur et l'humidité leur est favorable, les criquets pèlerins se mettent à se reproduire de façon exponentielle, jusqu'à 100 ou 200 fois plus qu'à l'ordinaire. Ils se regroupent alors pour former d'immenses essaims, ils se laissent porter par le vent pour atterrir ensuite en masse sur un lieu où ils vont littéralement tout dévorer.

Joël utilise pas moins de quatre termes pour mentionner ces bestioles. Ils correspondent sans doute à différents stades de développement (larve, chenille, insecte), ou tout simplement à diverses espèces de sauterelles et de criquets qui se succèdent comme par vagues. La BFC mêle ces deux critères en traduisant par « chenilles, sauterelles, hannetons et criquets », ce qui est sans aucun doute une excellente façon de rendre compte de cette diversité. La TOB propose une traduction originale (mais sans grand appui, en jouant plutôt sur l'étymologie) : « Ce que le « trancheur » a laissé, l'essaimeur le dévore, et ce que « l'essaimeur » a laissé, le lécheur le dévore, et ce que le « lécheur » a laissé, le « décortiqueur » le dévore » !

Peu importe, c'est maintenant le sens de ce fléau qui nous intéresse et qu'il faut comprendre.

Notons d'abord que ces sauterelles ou criquets sont l'un des dix fléaux qui se sont abattus sur l'Égypte, après que le Pharaon a refusé de libérer le peuple d'Israël à la demande de Moïse (Exode 10, même terme que l'un de ceux utilisés par Joël). Ce désastre est donc considéré comme un « jugement de Dieu » sur l'Égypte, sur une autre nation que le peuple d'Israël.

Mais ce sont ces mêmes « sauterelles-criquets », d'après le Psaume 78.46 (deux mêmes termes que chez Joël), qui ont dévoré les récoltes du peuple d'Israël. Ce fléau est alors compris comme un jugement de Dieu sur son peuple, pour condamner ses pratiques idolâtres, et donc en vue de lui faire prendre conscience de sa faute et de la nécessité d'entreprendre une réforme profonde, sincère, un véritable retour au Dieu unique d'Abraham, Isaac et Jacob, à une relation juste avec lui.

Ce malheur est dans ce cas la réalisation de la menace prononcée par Dieu si son peuple n'obéit pas à sa loi, en particulier à l'ordre de le servir et de l'aimer de tout son cœur : « Vous sèmerez du grain en abondance dans vos champs, mais vous ne ferez qu'une maigre récolte, car les sauterelles auront tout dévasté. » (Deutéronome 28.38).

Et pour nous aujourd'hui ?

Il est maintenant temps de répondre aux questions que nous avons posées, notamment pour mieux saisir certains événements qui se produisent dans notre monde, notre pays, notre Église, et même dans nos vies personnelles.

Quel fléau ? Le coronavirus ou bien ?

Nous pouvons essayer de mieux comprendre aussi le sens de ce que l'on peut considérer comme un « fléau », cette fameuse épidémie qui nous trouble et nous effraie en ce moment, mais ce n'est pas si simple...

Je répondrai en plusieurs points, en partant de la situation particulière du peuple de Dieu du temps de Joël jusqu'à notre propre situation aujourd'hui.

Tout d'abord, nous ne pouvons pas comparer la condition du peuple de Dieu sous « l'ancienne alliance » et sous la « nouvelle alliance ».
Le peuple d'Israël formait une « nation » bien distincte et vivait sous la loi de Dieu pour ainsi dire de façon « nationale », ce qui n'excluait pas que Dieu tienne compte aussi des individus (y compris dans leur rapport au « péché »).

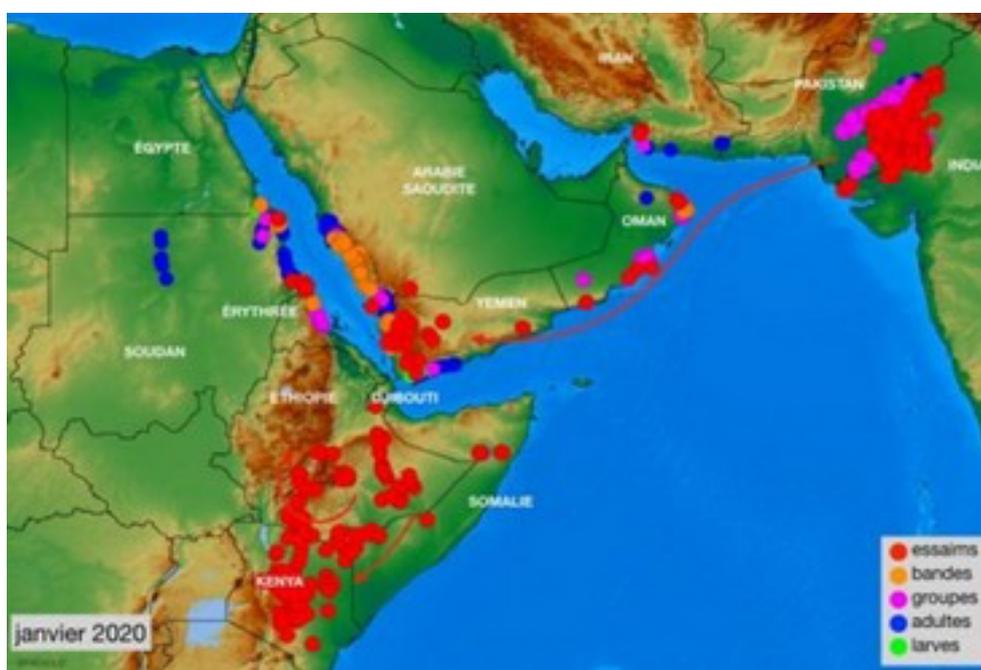
Le peuple de la Nouvelle Alliance, qui se rassemble (sens du mot Eglise) autour de Jésus, le Messie et Seigneur, est composé d'hommes et de femmes de toutes les nations, Juifs et non-Juifs : il n'est donc plus question de voir dans l'un des « fléaux » qui touchent ce monde une sorte de « jugement de Dieu » sur son peuple en particulier.

Il me paraît tout également risqué de considérer cette épidémie de grippe comme un jugement de Dieu particulier sur les hommes et les femmes de ce monde en général, qu'ils soient chrétiens ou non.

En même temps, ce n'est pas entièrement faux : ce fléau peut aussi être considéré comme l'un de ces « jugements de Dieu » qui peuvent atteindre tous les êtres humains, sans distinction. Après tout, la course à l'idolâtrie dans ce monde, notamment à l'enrichissement sans mesure et sans aucune éthique (ce qui est le cas dans bien des pays, et non seulement en Chine...), est une raison suffisante pour susciter ce « jugement »...
Ce virus blesse surtout notre orgueil : le plus petit organisme vivant fait trembler l'humanité tout entière ! Il met à mal notre « croyance en nous-mêmes » (êtres humains), dans la mesure où il défie notre capacité à nous satisfaire nous-mêmes, à tout décider par nous-mêmes, à placer notre confiance dans notre seule raison autonome, sans aucune référence à Dieu, et donc à être un peu « comme des dieux ».
Mais alors, dans ce cas, il faut relativiser ce « fléau » et le comparer, pour le moins, à bien d'autres !

Pour mémoire, je rappelle que ces vingt dernières années, parmi d'autres catastrophes naturelles, deux tsunamis majeurs en Asie et un

tremblement de terre dans les Caraïbes (Haïti) ont fait plusieurs centaines de milliers de morts (probablement plus de 600 000), et l'invasion de « sauterelles » (criquets pèlerins) qui sévit en ce moment même (surtout depuis deux mois) dans l'est de l'Afrique fera sans doute beaucoup plus de victimes, par manque de nourriture, que le « coronavirus »...



Cette « invasion », semblable à celle que décrit Joël, touche au moins 9 pays africains, du Soudan jusqu'en Ouganda, mais aussi du Yemen jusqu'au Pakistan.

Au Kenya, un essaim de 2400 km² a été observé (10 fois la ville de Marseille, l'équivalent du Luxembourg), on estime qu'il est composé de 200 milliards de criquets capables de manger 400 000 tonnes de nourriture par jour (2g/criquet), soit ce qui est nécessaire pour environ 80 millions de personnes (sans compter les animaux)...

Les moyens financiers de l'aide internationale sont dérisoires, et les moyens techniques se réduisent principalement à l'épandage de pesticides chimiques...

On imagine les effets de ce « fléau » (et ceux des « remèdes » apportés pour lutter contre) sur les populations de ces zones où la nourriture est peu abondante, en particulier dans les zones de conflit (corne de l'Afrique, Yemen)...

La liste est loin d'être close ! surtout si on y ajoute les fléaux que nous nous infligeons nous-mêmes en avalant de la fumée nocive (cigarettes), en buvant trop (alcool, sodas), en mangeant trop (matières grasses), en nous déplaçant trop avec nos voitures, bateaux, avions, etc. (CO₂ et autres gaz) : tout cela a des conséquences bien plus dévastatrices sur notre santé (et sur la mortalité en général) que le virus « en forme de couronne » n'en aura jamais...

Et si on ajoute encore ce que les humains infligent comme fléaux à leurs semblables, les génocides, les systèmes totalitaires avec leur lot de persécutions meurtrières, les divers conflits politiques, souvent pour des raisons très secondaires, les accidents (faute de précautions suffisantes, entre autres), etc., etc., on touche alors du doigt la réalité du « mal » dans ce monde...

Le véritable fléau : le péché

Le véritable fléau et le plus mortel, c'est ce que la Bible appelle le « péché », ce mal qui nous empêche d'aimer Dieu et notre prochain de tout notre être, et qui se trouve dans notre « coeur », comme le rappelle Jésus (Matthieu 15.10-20).

Nous pouvons donc être plus nuancés dans notre analyse d'une situation, dont la nôtre en ce moment, et rappeler que tout « mal » qui arrive dans ce monde est une conséquence du péché dans son sens « général ». Ses effets peuvent toucher tous les êtres humains de bien des manières, car nous sommes tous « pécheurs », en réalité incapables de mettre la loi en pratique dans toute son étendue et ses exigences (qui se résument par l'ordre d'aimer Dieu et notre prochain).

Au fond, il restera toujours pour nous impossible, dans ce monde, de jouir des conditions « écologiques » optimales afin de vivre dans l'abondance grâce à des récoltes excellentes, et par conséquent de vivre dans une communion sans faille avec Dieu et de lui rendre un culte parfait...

A cause du « péché », cela est une utopie, un « non lieu », une chose impossible par nature (héritée de la Chute) ; cela se réduit au mieux à un bel idéal (qui peut rester à poursuivre, afin de vivre dans de meilleures conditions, spirituelles et matérielles, c'est une bonne chose), ou au pire à une idéologie mortifère qui peut inspirer les pires systèmes totalitaires, qui est à bien des égards celle de divers « écologistes » et autres mouvements philosophiques, religieux, politiques... Nul ne peut ni ne pourra établir « le ciel sur la terre » grâce à ses mesures « écologiques » ou à son système politique, économique, religieux, etc.

Bref, nous ne sommes donc pas à l'abri, en tant que chrétiens, ou tout simplement en tant qu'êtres humains, d'une infection par le virus actuel, ni de tout autre fléau naturel, maladie, accident, etc., ni des conséquences de l'attitude de nos semblables, et hélas aussi de nous-mêmes...

N'oublions pas qu'un prophète comme Elisée, dans l'Ancien Testament, qui a pourtant guéri des malades et opéré des prodiges, qui a même fait revenir un enfant de la mort à la vie, est lui-même mort d'une maladie... (2 Rois 13.14).

Dans le Nouveau Testament, nous savons qu'un certain Trophime, compagnon de route de l'apôtre Paul, a été malade (Actes 20.4 ; 21.29 ; 2 Timothée 4.20). Paul lui-même a subi toutes sortes de « problèmes », persécutions, accidents (plusieurs naufrages, attaques de brigands, etc.)

et il souffrait « d'une écharde dans la chair », une sorte de « claque satanique », que certains interprètent comme une maladie, un handicap physique ou moral ; une faiblesse, en tout cas, qui blessait son orgueil, mais qu'il jugeait du coup salutaire, comme peuvent l'être toutes nos difficultés, épreuves, maladies, etc. :

2 Corinthiens 12.8-10

« Trois fois j'ai supplié le Seigneur de l'éloigner de moi, et il m'a dit : "Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse".

Je me glorifierai donc bien plus volontiers de mes faiblesses, afin que la puissance de Christ repose sur moi.

C'est pourquoi je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les privations, dans les persécutions, dans les angoisses, pour Christ ; en effet quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. »

Mais nous savons que nous sommes malgré tout « gardés », je le crois profondément, d'une manière particulière, par notre « bon Berger » en qui nous nous confions, en qui nous « plaçons notre foi ».

Nous en avons plusieurs exemples dans la Bible, de nombreux textes nous encouragent dans ce sens (Psaumes 23 et 91, entre autres) ; c'est aussi le cas dans le Nouveau Testament : Paul se réjouit que le Seigneur le garde et le délivre au sein de toutes ses épreuves (2 Timothée 3.11). Nous avons aussi dans le même sens de nombreux témoignages de nos frères et soeurs dans ce monde depuis vingt siècles et aujourd'hui encore ; nous pourrions sans doute tous en témoigner, je l'espère, en tout cas ! Quoi qu'il en soit, l'appel de Dieu, c'est de lui faire confiance en toute circonstance et de remettre nos vies et nos projets entre ses mains. Ceci dit, comme nous venons de le rappeler avec l'exemple de l'apôtre Paul, il reste vrai que toute difficulté dans notre vie personnelle, toute épreuve, et donc toute maladie ou menace de maladie, tout cela peut être l'occasion pour nous de faire le point de notre situation devant Dieu, de faire un bilan de notre « santé spirituelle », et nous reposer encore davantage avec confiance sur Dieu.

L'apôtre Paul établit un lien entre la maladie, et même la mort, et la mauvaise attitude des Corinthiens lorsqu'ils prennent le « repas du Seigneur », ou plus généralement parce que leur vie « chrétienne » ne

correspond pas aux « fruits » que l'on pourrait attendre chez ceux qui se réclament de leur foi au « Seigneur » (1 Corinthiens 11.30). Paul appelle donc les Corinthiens à changer d'attitude sous la « correction du Seigneur » (versets suivants et voir aussi Hébreux 12).

L'attitude du chrétien face à l'adversité

Cela nous amène à nous poser cette question : quelle doit être notre attitude face à l'adversité, aux menaces de toutes sortes, la maladie et bien d'autres « fléaux » ?

Bien sûr, je viens de le dire, en priorité, nous plaçons notre entière confiance en notre bon Seigneur et Berger (Jean 10).

Si nous sommes conscients d'une « faute » précise, personnelle, nous la confessons au Seigneur, nous nous « repentons » (conscience du mal et désir sincère de s'en détourner), et nous recevons le pardon du Seigneur qui nous est garanti dans la foi en Jésus (1 Jean 1.6-10 – 2.1-2).

Attention, il ne s'agit pas de se livrer à une introspection systématique (quasi obsessionnelle) ni de céder à une culpabilité excessive (et un jugement implacable), ni de s'appliquer sans recul un texte de la Bible qui nous « viserait » en personne : Joël dénonce les « ivrognes », par exemple, comme Paul dans ses lettres aux chrétiens de Corinthe (certains sont ivres pendant le repas du Seigneur), mais nous ne sommes pas tous des ivrognes !

Il ne s'agit pas non plus de nous relâcher dans nos efforts, sous prétexte que nous sommes « de toute façon pardonnés », ou parce que nous sommes « tous faibles », dans notre combat contre le mal sous toutes ses formes, dans notre vie comme dans l'Église, dans notre environnement quotidien comme dans le monde dans son ensemble.

Dans ce combat contre le « péché qui nous enveloppe si facilement » (Hébreux 12), qui nous colle à la peau, contre « notre ancienne nature », on peut aussi demander la prière d'un frère ou d'une soeur (en général les responsables de l'Église, ou des personnes mûres et de confiance), ou l'aide d'un « spécialiste » (psy), chrétien ou non, pour nous aider à sortir

d'un « piège » (on dirait plus couramment aujourd'hui une « addiction » !).

Nous ne remporterons pas toutes les victoires (ce sera pour plus tard, lorsque nous serons avec le Seigneur !), mais nous pouvons gagner bien des « batailles »...

Comme le dit Luther, nous sommes tout à la fois, simultanément, « pécheurs, repentants et justifiés », même s'il arrive que cet « état » soit parfois fractionné lorsque nous sommes conscients d'une faute précise, qui nous porte à la repentance et de nouveau à la foi en notre bon Sauveur et Seigneur pour être rendus justes...

Dans tous les cas, dans toutes les circonstances, favorables ou non, au sein de toutes nos faiblesses, nous nous reposons avec confiance sur le pardon et la grâce de Dieu.

C'est là le coeur de notre foi : Jésus est notre « Agneau qui enlève/efface le péché » et il est dans le même temps notre « grand prêtre » qui a offert le sacrifice parfait (sa vie), une fois pour toutes, afin d'« expier » nos fautes, de subir le jugement de Dieu et la condamnation à notre place (substitution). C'est le sens de la fête de « Yom Kippour » dans l'Ancien Testament :

Hébreux 7.24-27

« Jésus vit pour toujours et sa fonction de prêtre est perpétuelle. C'est pourquoi il peut sauver définitivement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, car il est toujours vivant pour prier Dieu en leur faveur.

Jésus est donc le grand-prêtre qu'il nous fallait.

Il est saint, sans défaut, sans péché ; il a été séparé des pécheurs et élevé très haut dans les cieux.

Il n'est pas comme les autres grands-prêtres : il n'a pas besoin d'offrir chaque jour des sacrifices, d'abord pour ses propres péchés et ensuite pour ceux du peuple.

Il a offert un sacrifice une fois pour toutes, quand il s'est offert lui-même.

»

Faut-il jeuner comme au temps de Joël ?

Faut-il alors, lorsque nous sommes face à un « fléau », comme Joël le recommande, « proclamer un jeûne », personnel ou communautaire ? Pourquoi pas ? Mais alors, il me semble qu'il faut poser plusieurs « conditions » :

1. Rappeler d'abord qu'il n'y a aucun « jeûne obligatoire ».

Dans l'Ancien Testament, seul le jeûne pratiqué le jour de Yom Kippour était institué comme obligatoire pour tout le peuple de Dieu, dans la mesure où il correspondait bien à l'attitude de « repentance » qu'exigeait ce jour où l'on demandait pardon à Dieu pour ses propres fautes et pour celle de la nation d'Israël tout entière.

C'est le sens de ce que le chef des prêtres faisait pour lui-même et pour sa famille, et enfin pour tout le peuple, en accomplissant le rituel d'expiation (dépôt du sang du sacrifice sur le coffre de l'Alliance pour que Dieu soit « propice », favorable, d'où le nom de « propitiatoire » donné aussi à ce coffre).

Sinon, le Seigneur rejette le « jeûne » lorsqu'il ne correspond à rien de plus qu'un « rite » formel, (voir Zacharie 7.5, Jérémie 14.12).

On peut considérer que ce jeûne de Yom Kippour, encore pratiqué par les premiers Juifs qui ont cru en Jésus à Jérusalem (au moins pendant un temps, jusqu'à la destruction du temple en 70, probablement, voir par exemple Actes 27.9), n'était plus « obligatoire » dans la mesure où Jésus a accompli ce « rite » une fois pour toutes et donc obtenu notre pardon définitif « par son sang », sa vie donnée pour nous (voir lettre aux Hébreux en particulier, dont le passage ci-dessus).

C'est ce que Paul écrit à plusieurs reprises dans ses lettres pour les commandements sur la circoncision, le sabbat, les règles alimentaires, le respect de certains jours de fête, etc. (Romains 14, Galates 4, etc.)

Le jeûne, associé à la prière, pratiqué à l'époque par certains responsables avant d'envoyer des missionnaires, correspond à une pratique en milieu juif ; il est mentionné deux fois dans les Actes, et plus jamais ensuite (Actes 13.3 : 14.23).

Les autres jeûnes évoqués par Paul dans ses lettres (en fait uniquement 2 Corinthiens 6.5 et 11.27) sont des « jeûnes forcés » : il ne pouvait pas

manger en raison des circonstances, en général au sein de la persécution ou des épreuves-difficultés rencontrées dans le cadre de son apostolat. Il n'y a donc aucune obligation de jeûner en tant que chrétiens...

Nous sommes plutôt appelés à nous réjouir dans la présence du Seigneur, notamment lorsque nous prenons nos repas, et a fortiori lorsque nous prenons le « repas du Seigneur », la Sainte-Cène ! (où le pain et le vin sont les signes du sacrifice de notre Seigneur Jésus offert pour notre pardon).

Ceci dit, rien ne nous empêche non plus de jeûner, soit individuellement, soit collectivement, mais de nouveau à certaines conditions.

2. Le jeûne ne doit pas devenir une occasion de se « glorifier », de se contenter soi-même (comme si cette pratique nous plaçait en quelque sorte « au-dessus » des autres), d'être bien vu des autres (voir ce que Jésus dit à ce sujet dans Matthieu 6.16-18 et Luc 18.11-14), ou pire de le considérer comme une « bonne oeuvre », qui nous permettrait d'obtenir (un peu plus) la faveur de Dieu, d'être « bien vu » par le Seigneur ! Cela arrive si vite ! et si souvent !

Le jeûne est un acte d'humiliation, d'humilité, il traduit plutôt notre tristesse et notre souffrance, comme « forcé » par les circonstances (comme le deuil, la maladie, l'épreuve) ou éventuellement par une faute précise qui nous rend tristes d'avoir... « attristé le Seigneur »... C'est le cas de quasi-totalité des « jeûnes » dans l'Ancien Testament. Cependant, cette tristesse qui nous conduit à la repentance suffit en elle-même, écrit Paul (2 Corinthiens 7.9-11), il n'est pas utile d'y ajouter le jeûne... Et la grâce doit rester une grâce : le pardon est gratuit !

3. Le jeûne n'est pas non plus un « moyen » pour « forcer » Dieu à nous entendre, à nous exaucer, et à se plier à notre volonté.

J'entends souvent des chrétiens dire : « Je vais jeûner et prier pour telle situation ». Pourquoi pas ? mais le jeûne n'ajoute rien de véritablement « efficace » à notre prière. Le verset de Matthieu 17.21, qui précise que « le démon qui « possède » le jeune homme ne peut être chassé que par la prière et le jeûne », est ôté ou mis entre parenthèses dans toutes les bibles récentes, car il n'apparaît dans aucun manuscrit ancien et il ne

trouve aucun appui ailleurs dans la Bible, notamment dans le verset parallèle (Marc 9.29 : seule la prière est mentionnée).

Le jeûne peut signifier seulement, au mieux, que notre sujet de prière est tellement important que nous préférons nous passer d'un repas, par exemple pour passer du temps avec le Seigneur, par amour pour lui, ou pour prier, toujours par amour, pour une personne qui nous est chère. Mais alors, nous pouvons tout aussi bien « jeûner » d'une autre manière, en prenant du temps, par exemple, sur nos loisirs, sans forcément nous passer de manger.

Au risque de me répéter : dans la foi au Seigneur, le jeûne n'a rien d'obligatoire, car c'est précisément notre foi, notre confiance au Seigneur, et en son oeuvre parfaite en notre faveur, qui compte...

Si l'on éprouve de la tristesse à cause de notre propre faute (ça arrive), ou en lien avec une personne qui se trouve dans la difficulté, ou encore en raison d'une circonstance pénible, au point que nous n'éprouvons pas le besoin de manger, cela peut nous conduire à jeûner, mais n'en faisons pas nécessairement un acte incontournable. Dans l'affliction, certains préfèrent manger et garder des forces... C'est d'ailleurs peut-être un conseil à donner pour mieux résister aux assauts du virus, de tous les virus...

Encore une fois, ce qui compte, ce n'est pas ce qui entre (ou n'entre pas !) dans la bouche, c'est ce qui vient du coeur ; c'est d'ailleurs ce que souligne le prophète Joël. Et Esaïe ajoute que le jeûne auquel Dieu prend plaisir, c'est surtout de renoncer à faire du mal à notre prochain et de lui faire au contraire du bien, en particulier à ceux qui souffrent, qui sont affaiblis, d'une manière ou d'une autre... (Esaïe 58). Paul ajoute : « en priorité à nos frères et soeurs dans la foi » (Galates 6.10).

Il me semble que ces principes sont applicables de la même manière sur le plan communautaire. Il est donc possible de jeûner ensemble, mais ce n'est pas indispensable, et encore moins obligatoire. Une simple réunion de prière, associée à la repentance si c'est nécessaire (si la situation l'exige, mais laquelle, précisément ?), peut suffire... (ça l'est toujours un

peu dans tous les cas, puisque nul d'entre nous n'est parfait ! ni d'ailleurs en tant que communauté !).

Mais au fond, c'est que nous faisons à chaque culte, notamment lorsque nous prenons le repas du Seigneur : nous associons la repentance à la prière, et nous y ajoutons notre reconnaissance pour le pardon. Bref, que personne ne juge son prochain parce qu'il jeûne, ou ne jeûne pas...

Faut-il maintenant considérer que la circonstance présente (épidémie) justifie un tel acte ? Mais alors, pourquoi n'avons-nous pas jeûné et prié en tant d'autres circonstances ? Et pourquoi n'avons-nous pas élevé la voix, fait entendre notre point de vue, devant tant d'injustices, de mal commis dans notre société, notamment envers les plus faibles ?

Pour être franc, je crains personnellement beaucoup le côté « spécial » du jeûne, qui semble conférer une sorte de « légitimité » devant Dieu à ceux qui s'adressent à lui pour obtenir... ce qu'ils veulent ! pas toujours dans le mauvais sens, d'ailleurs, loin de là ! Je crains que nous ne nous sentions « supérieurs », alors que le jeûne doit nous rappeler que nous sommes « inférieurs ». Mais je reste prêt à considérer qu'il peut aussi être vécu dans de meilleures dispositions...

La prière du *Notre Père* me semble toutefois un meilleur guide : nous prions Dieu que « sa volonté soit faite », y compris par nous-mêmes (et avec son aide), et qu'il nous donne « le pain de ce jour »... [Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, je vous renvoie au très bon livre d'Isabelle Olekhnovitch, *Boire et manger devant Dieu*, ed. Excelsis, où il est aussi question du jeûne, entre autres...]

Tout ce que nous faisons, faisons le par amour

Un bon moyen de discerner, toujours, cette volonté de Dieu, c'est de se demander si ce que nous faisons, nous le faisons *par amour* pour Dieu et pour notre prochain. Cela est bien sûr valable sur le plan spirituel (le culte, la prière, le service dans l'Eglise, etc.), mais aussi sur le plan pratique. Même s'il faut bien admettre que cet amour ne nous est pas

toujours « naturel », et qu'il faut bien le « forcer » un peu pour l'éprouver et le mettre en pratique !

Les mesures que nous prenons, par exemple, pour nous protéger contre le virus (se laver les mains, se tenir à distance, etc.), sont très utiles pour nous, mais elles le sont également, et peut-être surtout, pour les autres ! C'est aussi par amour et attention pour eux que nous voulons respecter les règles élémentaires qui nous permettront de faire barrage à l'épidémie...

Un autre critère, qui me semble souvent très utile et très efficace, c'est de considérer nos actes à la lumière de ce qui favorise « la vie », sous toutes ses formes, spirituelle et simplement humaine. La vie dans ce monde, même marquée par la réalité du mal, la morsure du péché, reste la plus belle chose que Dieu nous ait donnée. Il nous faut donc la favoriser à tout prix...

Il est aussi question de ne pas « tenter Dieu », comme je le rappelais dimanche dernier, en négligeant ces règles élémentaires qui sont à notre portée. Ce n'est pas un manque de foi de notre part, mais au contraire, un acte de foi ! et d'amour...

Parmi ces règles de prudence, j'aimerais attirer votre attention sur un phénomène qui se produit fréquemment en pareille circonstance : les rumeurs, les nouvelles fausses, les accusations, les jugements à l'emporte-pièce, qui se multiplient et se propagent si facilement... Ne pensez pas que cela n'arrive jamais parmi nous, chrétiens, nous n'échappons pas si facilement, hélas, à ces vieux « réflexes », bien humains, trop humains.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, j'y reviendrai sans doute plus tard, mais sachons pour l'heure rester prudents, sages, mesurés, tant dans nos propos que dans nos actes. Il serait facile de « juger », d'accuser certains de nos frères et soeurs évangéliques, qui ont hélas contribué à propager le virus dans notre pays (et d'autres), bien malgré eux. Nous aurions pu être exactement dans la même situation. Il n'est donc pas question de les juger, mais au contraire de les aimer, il est indispensable de prier pour eux, et les uns pour les autres.

Quant aux fausses nouvelles et rumeurs de toutes sortes, aux « solutions miracles », etc., exerçons notre discernement, notre simple « bon sens », et efforçons-nous autant que possible de puiser à des sources sûres (les sites « officiels » et les principaux médias d'informations sont a priori fiables).

Pour ma part (en bon Normand !), face aux propos des plus « excessifs », je m'en tiens le plus souvent à un adage personnel : « Il n'a peut-être pas entièrement tort, mais il est loin d'avoir entièrement raison ! »

Après tout, nous sommes appelés à « discerner » les propos que nous entendons ou lisons, que ce soit dans l'Église ou en dehors... Et pour ce qui est des « fausses nouvelles » et rumeurs en tout genre, il faut cette fois les rejeter sans nuance...

Cependant, pour ce qui est des prophètes et autres auteurs de l'Ancien comme du Nouveau Testament (la Bible tout entière), même s'ils peuvent nous paraître eux aussi « excessifs » dans leurs écrits (c'est souvent comme ça que leurs contemporains les considéraient, ils ne les croyaient pas et rejetaient leurs paroles inspirées), il faut les prendre avec le plus grand sérieux, avec une foi entière et avec espérance...

En toute circonstance, je m'en tiens souvent de nouveau à cet adage, à ces quatre mots que l'on peut coupler de plusieurs manières : « Foi et sagesse, amour et prudence... » Ils sont tout à fait d'actualité dans la circonstance présente...

La pédagogie de Dieu au travers des fléaux

Reste encore plusieurs points que je tiens à préciser ici, toujours en lien avec notre méditation du prophète Joël.

Nous avons vu que Joël évoque un phénomène « naturel », certes catastrophique – l'invasion de sauterelles –, que l'on peut prendre aussi sur un plan « métaphorique » – l'invasion d'armées étrangères, qui fondent sur le peuple de Dieu comme ces insectes ravageurs : ces deux « invasions » sont considérées par les prophètes en général (presque tous les évoquent d'une manière ou d'une autre) comme des « jugements de Dieu » sur son peuple ou sur d'autres peuples.

C'est d'ailleurs la même image (les sauterelles) que Jean, sous l'inspiration de Dieu, donne dans son livre de l'Apocalypse (qui signifie « révélation » de Jésus), cette fois pour désigner des ennemis « spirituels » qui s'attaquent non à la végétation mais aux êtres humains « qui n'ont pas le sceau de Dieu sur leur front » (Ap 9).

Je n'en dis pas plus ici sur ce texte difficile, cela nous engagerait trop loin de notre sujet ! mais je note la conclusion à propos des trois « fléaux » mentionnés dans ce texte :

Apocalypse 9.20-21

« Les autres hommes, qui ne furent pas tués par ces fléaux, ne se repentirent pas des oeuvres de leurs mains ; ils ne cessèrent pas d'adorer les démons et les idoles d'or, d'argent, de bronze, de pierre et de bois, qui ne peuvent ni voir ni entendre ni marcher ; ils ne se repentirent pas de leurs meurtres, ni de leurs sortilèges, ni de leur inconduite, ni de leurs vols. »

Les « fléaux » ont toujours et avant tout une portée pédagogique. Il faut bien entendre ce mot « jugement » dans la bouche, ou les écrits, des prophètes : l'intention de Dieu est toujours de « corriger » son peuple, c'est-à-dire de le ramener dans des chemins « droits », de l'appeler à la « repentance », de l'engager à revenir à lui et à se confier pleinement en lui, à son amour et sa grâce, de l'inviter à recevoir son pardon et à jouir de nouveau de toutes ses bénédictions. Tous les prophètes, sans exception, y compris Joël (et Jean dans l'Apocalypse !), évoquent la restauration du peuple de Dieu après l'épreuve :

Joël 2.12

« Il est encore temps, maintenant, de revenir à moi, affirme le Seigneur. Faites-le de tout votre coeur : jeûnez, pleurez et suppliez-moi.

Il ne suffit pas de déchirer vos vêtements, c'est votre coeur qu'il faut changer. »

Oui, revenez au Seigneur, votre Dieu : Il est bienveillant et compatissant, patient et d'une immense bonté, toujours prêt à renoncer à ses menaces.

Il changera peut-être d'avis, et vous comblera de bienfaits.

Vous pourrez alors lui apporter des offrandes de blé et de vin. »

Le prophète Joël, inspiré par Dieu, laisse aussi de précieuses promesses pour son peuple, d'autant plus remarquables qu'elles se réaliseront dans le cours de l'histoire.

Ces promesses ont non seulement une portée universelle, dans ce temps « présent » (notre histoire, celle de toute l'humanité, qui se déroule depuis son temps jusqu'au nôtre), mais elles évoquent encore le « grand Jour », le « Jour du Seigneur ». Nous savons pour notre part qu'il s'agit du Jour où le Fils de Dieu, Jésus, un jour que « *le Père seul connaît* » (en plein accord avec le Fils et l'Esprit), reviendra pour « *juger les vivants et les morts* » et pour « *délivrer ceux qui l'attendent en vue de leur salut* » (Hébreux 9.28).

Une prophétie pour nous aujourd'hui

On peut donc dire que Joël s'adresse bien à ses contemporains du 9^e siècle avant Jésus (ou éventuellement du 6^e), mais aussi aux hommes et aux femmes de toutes les époques, y compris nous-mêmes.

Un événement majeur est annoncé par Joël :

Joël 3:1

*« Je répandrai mon Esprit sur tout être humain.
Vos fils et vos filles deviendront prophètes, je parlerai par des rêves à vos vieillards et par des visions à vos jeunes gens... »*

Cette prophétie s'est accomplie le jour de la Pentecôte, à Jérusalem, fête des prémices de la moisson, laquelle se poursuit toujours, sur un plan spirituel :

Actes 2.1-21

« Quand le jour de la Pentecôte arriva, les croyants étaient réunis tous ensemble au même endroit.

Tout à coup, un bruit vint du ciel, comme si un vent violent se mettait à souffler, et il remplit toute la maison où ils étaient assis.

Ils virent alors apparaître des langues pareilles à des flammes de feu ; elles se séparèrent et elles se posèrent une à une sur chacun d'eux.

Ils furent tous remplis du Saint-Esprit et se mirent à parler en d'autres langues, selon ce que l'Esprit leur donnait d'exprimer.

A Jérusalem vivaient des Juifs pieux, venus de tous les pays du monde. Quand ce bruit se fit entendre, ils s'assemblèrent en foule.

Ils étaient tous profondément surpris, car chacun d'eux entendait les croyants parler dans sa propre langue.

Ils étaient remplis d'étonnement et d'admiration, et disaient :

"Ces gens qui parlent, ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment se fait-il alors que chacun de nous les entende parler dans sa langue maternelle ? Parmi nous, il y en a qui viennent du pays des Parthes, de Médie et d'Élam. Il y a des habitants de Mésopotamie, de Judée et de Cappadoce, du Pont et de la province d'Asie, de Phrygie et de Pamphylie, d'Égypte et de la région de Cyrène, en Libye ; il y en a qui sont venus de Rome, de Crète et d'Arabie ; certains sont nés Juifs, et d'autres se sont convertis à la religion juive. Et pourtant nous les entendons parler dans nos diverses langues des grandes oeuvres de Dieu !"

Ils étaient tous remplis d'étonnement et ne savaient plus que penser ; ils se disaient les uns aux autres : "Qu'est-ce que cela signifie ?" Mais d'autres se moquaient des croyants en disant : "Ils sont complètement ivres !"

Pierre se leva alors avec les onze autres apôtres ; d'une voix forte, il s'adressa à la foule :

"Vous, Juifs, et vous tous qui vivez à Jérusalem, écoutez attentivement mes paroles et comprenez bien ce qui se passe.

Ces gens ne sont pas ivres comme vous le supposez, car il est seulement neuf heures du matin.

Mais maintenant se réalise ce que le prophète Joël a annoncé :

"Voici ce qui arrivera dans les derniers jours, dit Dieu :

Je répandrai de mon Esprit sur tout être humain ; vos fils et vos filles deviendront prophètes, je parlerai par des visions à vos jeunes gens et par des rêves à vos vieillards.

Oui, je répandrai de mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes en ces jours-là, et ils seront prophètes. Je susciterai des phénomènes extraordinaires en haut dans le ciel et des signes miraculeux en bas sur la terre :

Il y aura du sang, du feu et des nuages de fumée, le soleil deviendra obscur et la lune rouge comme du sang, avant que vienne le jour du Seigneur, ce jour grand et glorieux.

Alors, quiconque fera appel au Seigneur sera sauvé". »

Annoncer, du temps de Joël, que le Seigneur allait répandre son Esprit sur « ses fils et ses filles, ses serviteurs et ses servantes, les jeunes comme les plus âgés » était d'une audace extraordinaire !

Moïse avait espéré que tout son peuple fût un jour composé de prophètes (Nombres 11.29), et cela s'est réalisé !

C'est ce que Paul confirme, d'une certaine manière, lorsqu'il écrit « qu'en Christ (dans l'union avec Christ par la foi), il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni libre, ni homme ni femme » (Galates 3.28) : tous les êtres humains, sans distinction ethnique, sociale ou sexuelle (cela ne veut pas dire que ces catégories n'existent plus !) peuvent faire partie de ce « Corps » qu'ils forment dans la foi en Jésus qu'il reconnaissent comme le Sauveur et Seigneur.

Nous relevons ici que les femmes soient pleinement associées à cette promesse était sans doute difficile à croire du temps de Joël, et très probablement aussi du temps des Apôtres (mais c'était alors un fait lorsque les « 120 », parmi lesquels se trouvaient des hommes et des femmes, ont reçu l'Esprit-Saint à Jérusalem), et peut-être qu'aujourd'hui encore... En tout cas, les hommes comme les femmes peuvent « prophétiser », selon Paul (1 Corinthiens 11.5 et chap. 14, reste à définir ce terme !).

Nous vivons de nos jours encore la réalisation de cette promesse de Dieu exprimée par le prophète Joël. Nous sommes dans ce « déjà réalisé », que les hommes et les femmes de toutes les nations sont appelés à vivre. Mais nous sommes également dans le temps du « pas encore réalisé », nous attendons toujours le « Jour du Seigneur », son retour, le jugement de tous les êtres humains, mais aussi le rétablissement, le renouvellement complet de la création dans son ensemble, la réconciliation de « toutes choses » avec le Créateur.

Le Seigneur ne cache pas qu'un tri sera alors opéré entre ceux qui croient en lui, qui font partie de ce « *quiconque fera appel à lui sera sauvé* », et ceux qui refusent de croire en lui (« *qui n'ont pas le sceau de Dieu sur leur front* »). Ces derniers refusent de reconnaître en Jésus le Messie Sauveur et Seigneur, Fils de Dieu, de compter sur lui, sur son oeuvre – sa

mort sur la croix pour prendre sur lui leurs fautes, et son retour à la vie pour les justifier devant le Père –, tous ceux en particulier qui ont entendu la « Bonne Nouvelle » (Évangile) et qui ont refusé de la recevoir comme telle pour eux-mêmes...

Cette affirmation peut paraître excessive à certains, voire injuste ou révoltante, mais elle est confirmée, affirmée, répétée par le plus grand des prophètes, par Jésus lui-même, qui cite aussi le prophète Joël :

Matthieu 24.29-31

« Aussitôt après la détresse de ces jours-là, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa clarté, les étoiles tomberont du ciel et les puissances des cieux seront ébranlées.

Alors, le signe du Fils de l'homme apparaîtra dans le ciel ; alors, tous les peuples de la terre se lamenteront, ils verront le Fils de l'homme arriver sur les nuages du ciel avec beaucoup de puissance et de gloire.

La grande trompette sonnera et il enverra ses anges aux quatre coins de la terre : ils rassembleront ceux qu'il a choisis, d'un bout du monde à l'autre. »

On peut lire bien sûr l'ensemble de ce chapitre 24, et donc la suite de ces versets. On y ajoutera la « paraboles des vierges sages », qui suit immédiatement :

Matthieu 25.1-13

« Alors le Royaume des cieux ressemblera à l'histoire de dix jeunes filles qui prirent leurs lampes et sortirent pour aller à la rencontre du marié. Cinq d'entre elles étaient imprévoyantes et cinq étaient raisonnables. Celles qui étaient imprévoyantes prirent leurs lampes mais sans emporter une réserve d'huile.

En revanche, celles qui étaient raisonnables emportèrent des flacons d'huile avec leurs lampes.

Or, le marié tardait à venir ; les jeunes filles eurent toutes sommeil et s'endormirent.

A minuit, un cri se fit entendre : "Voici le marié ! Sortez à sa rencontre !" Alors ces dix jeunes filles se réveillèrent et se mirent à préparer leurs lampes.

Les imprévoyantes demandèrent aux raisonnables : "Donnez-nous un peu de votre huile, car nos lampes s'éteignent."

Les raisonnables répondirent : "Non, car il n'y en aurait pas assez pour nous et pour vous. Vous feriez mieux d'aller au magasin en acheter pour vous."

Les imprévoyantes partirent donc acheter de l'huile, mais pendant ce temps, le marié arriva. Les cinq jeunes filles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle de mariage et l'on ferma la porte à clé.

Plus tard, les autres jeunes filles arrivèrent et s'écrièrent : "Maître, maître, ouvre-nous !"

Mais le marié répondit : "Je vous le déclare, c'est la vérité : je ne vous connais pas."

Veillez donc, ajouta Jésus, car vous ne connaissez ni le jour ni l'heure. »

Notre vie est entre les mains de Dieu - Soyons prêts !

Le mot d'ordre, au terme de cette longue réflexion, c'est « être prêt ». Prêt à « rencontrer Dieu », dans cette vie, mais aussi après la mort. On craint toujours de parler de la mort, et c'est en partie normal, car la mort est précisément « anormale », nous ne sommes pas « faits pour la mort », mais pour la vie.

Il est compréhensible que nous ayons peur de mourir, il n'y a rien de honteux à le reconnaître. C'est même à certains égards une preuve de « bonne santé », si j'ose dire ! (dans un sens moral) car la vie dans ce monde est toujours une bénédiction, un cadeau de Dieu, un privilège, une véritable joie. Il n'y a pas de honte à être « heureux de vivre » ! bien au contraire ! Il n'y a pas de honte à ne pas vouloir quitter ce monde, et nos proches que nous aimons, notre travail, notre maison, notre vie, trop rapidement...

Mais la mort peut survenir à tout moment, nous le savons, elle frappe parfois « aveuglément » (nous n'en comprenons pas le sens), comme c'est le cas avec ce virus malin. Il ne s'agit pas de dramatiser la situation (l'humanité a connu bien pire, et nous avons sans doute nous-mêmes échappé à la mort à de nombreuses reprises et de bien des façons), ni de la minimiser (ce virus reste redoutable, il ne faut pas le prendre à la légère).

Mais souvenons alors que notre vie ne s'arrête pas le jour de notre mort, mettons notre foi en oeuvre, pour de bon !

Rappelons-nous que le Seigneur nous promet une vie encore meilleure auprès de lui, « sans deuil, ni souffrance, sans larmes », et que ce qui nous attend après la mort, en sa présence, est de loin ce qui nous comblera le mieux ! pour toujours ! une vraie « fête de la moisson », lors des « noces de l'Agneau », autour d'un banquet joyeux !

Ce n'est pas une « invention » humaine, un moyen de se consoler à peu de frais, un effet délétère de « l'opium du peuple ». Non, c'est le coeur de notre foi en Jésus, le Ressuscité, « premier né d'une nouvelle création », « nouvel Adam », qui nous a précédés pour mieux nous accueillir sous son Règne de paix !

Il est bon de citer enfin ce texte de Joël qui fonde notre espérance car il évoque la réconciliation finale (il s'est en partie réalisé du temps du royaume d'Israël, après le retour de l'exil à Babylone, au 4e siècle avant Jésus), la vie entièrement renouvelée par notre Seigneur et confiée à nos bons soins de « nouvelles créatures en Jésus-Christ », dont nous sommes déjà les « ambassadeurs » dans ce monde, les témoins privilégiés (2 Corinthiens 5.17) :

Joël 4:18

*« Un temps vient où les coteaux produiront du raisin en abondance, et où les troupeaux sur les collines donneront du lait à profusion.
L'eau coulera dans les ruisseaux de Juda, un torrent jaillira du temple du Seigneur et arrosera la vallée des Acacias. »*

En attendant, le Seigneur nous appelle à lui faire confiance en toutes circonstances, les plus favorables comme les plus pénibles, il reste notre « Bon Berger », il a promis de nous assister par son Esprit, de rester prêt de nous, il est le « fidèle et le véritable », il ne manquera pas d'honorer toutes ses promesses, dans cette vie : nous la souhaitons toujours longue et heureuse au plus grand nombre, c'est ce que Dieu veut ! et nous voulons nous y employer ! Il les honorera enfin, dans leur totalité, dans la vie qui nous attend à ses côtés...

Textes à méditer

Jean 10.7-14

« Jésus dit encore : Oui, je vous le déclare, c'est la vérité : je suis la porte de l'enclos des brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs, des brigands ; mais les brebis ne les ont pas écoutés.

Je suis la porte. Celui qui entre en passant par moi sera sauvé ; il pourra entrer et sortir, et il trouvera sa nourriture. Le voleur vient uniquement pour voler, tuer et détruire. Moi, je suis venu pour que les humains aient la vie et l'aient en abondance.

Je suis le bon berger. Le bon berger est prêt à donner sa vie pour ses brebis.

L'homme qui ne travaille que pour de l'argent n'est pas vraiment le berger ; les brebis ne lui appartiennent pas. Il les abandonne et s'enfuit quand il voit venir le loup. Alors le loup se jette sur les brebis et disperse le troupeau. Voilà ce qui arrive parce que cet homme ne travaille que pour de l'argent et ne se soucie pas des brebis.

Je suis le bon berger. Je connais mes brebis et elles me connaissent, de même que le Père me connaît et que je connais le Père. Et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas dans cet enclos. Je dois aussi les conduire ; elles écouteront ma voix, et elles deviendront un seul troupeau avec un seul berger. »

Jean 14.14-21

« Si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai. Si vous m'aimez, vous obéirez à mes commandements. Je demanderai au Père de vous donner quelqu'un d'autre pour vous venir en aide, afin qu'il soit toujours avec vous : c'est l'Esprit de vérité. Le monde ne peut pas le recevoir, parce qu'il ne peut ni le voir ni le connaître. Mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous et qu'il sera toujours en vous. Je ne vous laisserai pas seuls comme des orphelins ; je reviendrai auprès de vous. Dans peu de temps le monde ne me verra plus, mais vous, vous me verrez, parce que je vis et que vous vivrez aussi. Ce jour-là, vous comprendrez que je vis uni à mon Père et que vous êtes unis à moi et moi à vous. « Celui qui retient mes commandements et leur obéit, voilà celui qui m'aime. Mon Père aimera celui qui m'aime ; je l'aimerai aussi et je me montrerai à lui. »

Jean 15.1-17

« Je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron. Il enlève tout rameau qui, uni à moi, ne porte pas de fruit, mais il taille, il purifie chaque rameau qui porte des fruits pour qu'il en porte encore plus.

L'enseignement que je vous ai donné vous a déjà rendus purs.

Demeurez unis à moi, comme je suis uni à vous.

Un rameau ne peut pas porter de fruit par lui-même, sans être uni à la vigne ; de même, vous ne pouvez pas porter de fruit si vous ne demeurez pas unis à moi.

Je suis la vigne, vous êtes les rameaux.

Celui qui demeure uni à moi, et à qui je suis uni, porte beaucoup de fruits, car vous ne pouvez rien faire sans moi.

Celui qui ne demeure pas uni à moi est jeté dehors, comme un rameau, et il sèche ; les rameaux secs, on les ramasse, on les jette au feu et ils brûlent.

Si vous demeurez unis à moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voulez et vous le recevrez.

Voici comment la gloire de mon Père se manifeste : quand vous portez beaucoup de fruits et que vous vous montrez ainsi mes disciples.

Je vous aime comme le Père m'aime. Demeurez dans mon amour.

Si vous obéissez à mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi j'ai obéi aux commandements de mon Père et que je demeure dans son amour.

Je vous ai dit cela afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète.

Voici mon commandement : "aimez-vous les uns les autres comme je vous aime".

Le plus grand amour que quelqu'un puisse montrer, c'est de donner sa vie pour ses amis.

Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande.

Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître.

Je vous appelle amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père.

Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis ; je vous ai chargés d'aller, de porter des fruits et des fruits durables.

Alors, le Père vous donnera tout ce que vous lui demanderez en mon nom.

Ce que je vous commande, donc, c'est de vous aimer les uns les autres. »

Écouter

[Tel que je suis, sans rien à moi, paroles de W.E. Bradbury \(sur Youtube\)](#)

Tel que je suis, sans rien à moi
Sinon ton sang versé pour moi,
Et ta voix qui m'appelle à toi,
Agneau de Dieu, je viens, je viens!
Tel que je suis, bien vacillant,
En proie de doute à chaque instant,
Lutte au dehors, crainte au dedans,
Agneau de Dieu, je viens, je viens!
Tel que je suis, Ton cœur est prêt
A prendre le mien tel qu'il est,
Pour tout changer, Sauveur parfait!
Agneau de Dieu, je viens, je viens!
Tel que je suis, ton grand amour
A tout pardonné sans retour.
Je veux être à toi dès ce jour;
Agneau de Dieu, je viens, je viens!